

Farida Zouj tout sur ma mère

Dans « Ici Mimouna », la chanteuse et comédienne raconte le tiraillement identitaire d'une mère et de sa fille.

Quand on parle d'immigration marocaine, on parle le plus souvent de ces hommes venus en réponse à la demande de main-d'œuvre et ensuite rejoints par leur famille. On parle moins des femmes venues sans mari, hors regroupement familial. Ce fut le cas de la mère de Farida Zouj. Marocaine, sa mère a d'abord émigré vers l'Algérie – « il y avait là-bas une colonie française, donc de l'emploi potentiel » – avant de quitter son mari qui avait décidé de devenir polygame. « Pour partir, ma mère a prétexté un voyage pour aller voir sa mère hospitalisée à Avignon et de là, elle s'est rendue à Bruxelles. J'avais trois ans et j'étais dans ses bagages. » C'est cette trajectoire dont s'inspire Farida Zouj dans *Ici Mimouna*, seul-en-scène entre théâtre et chansons. Elle y campe Mimouna, la mère de première génération et Jamila, sa fille universitaire marocaine de deuxième génération. Elle s'interroge sur ces femmes, car il y en a eu d'autres, sortes de féministes d'avant-garde qui ont osé fuir les mariages forcés, la polygamie, la soumission. Poussées par un désir d'émancipation et sans un sou, elles sont parties en quête de liberté et

ont élevé leurs enfants seules.

Si héroïque soit-il, le parcours que dépeint Farida Zouj n'est pas dépourvu de critiques, notamment sur les douloureux conflits intergénérationnels. Arrivée en Belgique à la fin des années 60, Farida y est devenue psychothérapeute, engagée dans l'action sociale, mais aussi chanteuse. Comme beaucoup d'autres filles de seconde génération, elle n'a pas échappé au tiraillement identitaire, à la question de la

« Mères et filles vivent toujours sous le joug du regard de la communauté »

double appartenance culturelle. « Après s'être émancipées, ces mères ont eu à assumer le regard que les membres de leur communauté portaient sur elles. La plupart avaient à regagner un peu d'estime. Elles ont choisi de le faire en forçant leurs filles à être meilleures qu'elles... Parfois, meilleures peut signifier en accord avec les membres de la communauté. Mais à quel prix ? » Avec ce spectacle, Farida questionne les freins que certaines mettent à l'émancipation de leurs filles en reproduisant le schéma de la domination machiste.

« Moi, j'ai vécu ce tiraillement dans la confrontation. Dans le cadre de mon métier de psychologue, je vois beaucoup de filles qui n'osent pas par crainte d'être reniées par leur famille. Alors, elles jouent le jeu de la double identité : vivre sa liberté et prétendre être une autre devant sa famille. C'est comme cela que des femmes se font refaire l'hymen après avoir eu des relations libérées. Mères et filles ont du mal à se construire dans la paix. Elles vivent toujours sous le joug du regard de la communauté. » Le statut des filles dans la famille et des femmes dans notre société est au cœur de ce voyage entre cultures et générations. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 15 février au Théâtre des Martyrs, Bruxelles. 02-223.32.08.

La voix des femmes

Naissance. Le 24 novembre 1964 à Oran.

Carrière. Farida Boujraf (de son vrai nom) étudie la psychologie clinique et sociale et se forme à la thérapie familiale tout en devenant chanteuse sous le nom de Farida Zouj. Elle a collaboré au théâtre jeune public (« Croisades » de la Guimbarde) et tout public (« Le silence des mères » de Pizutti). Son seul en scène s'accompagne d'animations et de rencontres.



Le seul-en-scène de Farida Zouj mêle chanson et théâtre. © PIERRES-YVES THIENPONT.